



une **Chanson**
dans la **Tête**

Un film de
HANY TAMBA

**PARIS - BEYROUTH...
LE TEMPS D'UNE CHANSON**

Relations presse :

Florence Narozny
Tél. : 01 40 13 98 09
florence.narozny@wanadoo.fr

André-Paul Ricci-Tony Arnoux
6 place de la Madeleine 75008 Paris
Tél. : 01 49 53 04 20
Fax : 01 43 59 05 48
apricci@wanadoo.fr

Programmation :

Martin Bidou et Christelle Oscar
Tél. : 01 55 31 27 24/63
Fax : 01 55 31 27 26
programmation@hautetcourt.com

**Partenariat Média
et Hors Média :**

Marion Tharaud
Tél. : 01 55 31 27 32
Fax : 01 55 31 27 28
marion.tharaud@hautetcourt.com

Distribution :

Haut et Court
Laurence Petit
Tél. : 01 55 31 27 27
Fax : 01 55 31 27 28



**QUAND LA MÉMOIRE VOUS JOUE
UN MAUVAIS 45 TOURS**

BIZIBI présente

**une Chanson
dans la Tête**

Un film de
HANY TAMBA

SORTIE NATIONALE LE 13 AOÛT

FRANCE / LIBAN - COULEUR - 1h38 - 35 mm - 1.85 - Dolby SRD - 2008

www.hautetcourt.fr

BRUNO CAPRICE



Dans les années 70

Bruno Caprice a connu un succès éphémère avec *Quand tu t'en vas*, son premier et unique 45 tours. Aujourd'hui oublié, il gagne sa vie comme réceptionniste dans un grand hôtel parisien. Suite à une rupture sentimentale, Bruno a le blues. Mais un coup de fil inattendu va changer le cours de sa vie : un riche industriel libanais lui propose de venir chanter à Beyrouth. Car au Liban, sa chanson résonne toujours dans la tête des gens.





ENTRETIEN AVEC HANY TAMBA

Pourquoi avez-vous choisi le registre de la comédie ?

Hany Tamba : Pour les Européens, le Liban rime avec guerre, affrontements claniques et crises politiques. On a tendance à penser qu'un cinéaste qui vient du Liban doit s'engager à montrer l'Histoire du pays de façon sérieuse et grave.

Les Libanais sont des électrons libres. Ils aiment agir à leur guise, n'ont jamais compté que sur eux-mêmes - c'est, d'ailleurs, ce qui fait leur force et leur faiblesse - et ils possèdent un sens aigu de la dérision, voire de l'autodérision. Comme dans mes courts métrages, j'avais envie d'aborder des thèmes graves avec légèreté. C'est dans ma nature profonde : je préfère remonter le moral des gens plutôt que pleurer avec eux. La tragédie me met mal à l'aise. Cela dit, au début, comme la plupart des réalisateurs libanais, je voulais, moi aussi, tourner mon film néo-réaliste, façon documentaire. Je voyais la société évoluer, Beyrouth se reconstruire avec un centre-ville bourgeois très "Pradaland", les Libanais endurer cycliquement des périodes de frictions puis se rendormir à nouveau. Capter tout cela me tentait. Mais mon besoin de fantaisie a pris le dessus. Mélanger les genres, avec tendresse pour mon pays, avec un penchant pour l'absurde plutôt que de faire un film «objectif» sur le Liban.

Comment le scénario est-il né ?

Il a jailli des personnages. Et d'abord de ce chanteur dépressif qui débarque à Beyrouth avec ses valises de problèmes. Le Liban, pays francophone, cultive la nostalgie de la variété des années 60-70, de ces bonnes, et de ces mauvaises chansons, qui peuvent vous accompagner des années durant. Elles le ramènent à son âge d'or, à son image de "Suisse du Moyen-Orient".

A l'époque, beaucoup de chanteurs français se produisaient là-bas. Et aujourd'hui encore, il n'est pas rare d'y entendre *Adieu, jolie Candy*, ou les tubes d'Hervé Vilard et de Christophe.



Le contraste entre Bruno Caprice, personnage un peu désabusé, très européen, et des Libanais plus exubérants me plaisait infiniment. Pour les Libanais, n'importe qui venant de l'étranger est fatalement une vedette, même un crooner raté. Et puis, Bruno Caprice revêt une importance majeure pour certains des protagonistes, Mme Harfouche, notamment, qui croit dur comme fer l'avoir vu en concert à Beyrouth, en 1976, sous les bombardements. Dans tous les films que j'ai réalisés, il y a au centre la question de la mémoire et des petits arrangements que chacun passe avec ses souvenirs. Beaucoup de Libanais ayant vécu 15 ans de guerre, de 1975 à 1990, ont besoin de s'inventer de faux souvenirs. C'est une manière d'enjoliver leur histoire.

L'oubli est d'ailleurs ce qui caractérise certains de vos personnages comme Bruno Caprice ou Nadine...

Oui, car la mémoire peut parfois vous jouer des tours. Une de mes "base line" résumait même : «Quand la mémoire vous joue un mauvais 45 tours». Le chanteur a la mémoire qui flanche : est-il vraiment venu en 1976 ou pas ? Le lui a-t-on tellement répété qu'il finira par le croire ? S'inventer des souvenirs, en oublier, c'est bien sûr une mine inépuisable de fiction.

Mon premier court métrage, en 1999, *Mabrouk Again!*, raconte l'histoire d'un couple marié sous les bombes et donc sans photo de mariage. Dix ans plus tard, la mère de la mariée est convaincue d'avoir perdu cette photo qui n'a jamais existé et la réclame. Du coup, le couple va la reconstituer pour elle, en puisant dans ses souvenirs imaginaires. Nadine, elle, a refoulé le lien entre la chanson de Bruno Caprice, la mort de son père, et la guerre. Mais lorsqu'elle écoute *Quand tu t'en vas*, penchée sur les orteils de Mme Harfouche, l'angoisse l'envahit. Elle cherche fébrilement le disque et ses souvenirs lui reviennent. Oui, d'une certaine façon, c'est Bruno Caprice qui fait revenir son père, qui le re-présente. D'autant que les deux hommes se ressemblent. Cette ambiguïté planait dans le scénario. Mais je l'ai encore accentuée au tournage, puis au montage.



Bruno Caprice se nomme-t-il ainsi à cause de Capri, c'est fini (Hervé Vilard) ou parce qu'il est le caprice de Mme Harfouche ?

Ni l'un, ni l'autre. D'ailleurs, au départ, il s'appelait Bruno Love, mais ça faisait acteur de films pornos, alors, j'ai opté pour Caprice, ça sonnait mieux.



Mais il trimbalait déjà cette allure "old fashion" que je trouvais visuellement intéressante. A l'écriture du script, je n'arrivais pas à lui donner un visage. Fallait-il chercher du côté de Christophe, de Joe Dassin, de Claude François ?



Et puis, je suis tombé sur une photo d'Antoine et j'ai réalisé qu'il me rappelait Patrick Chesnais. J'admire Patrick depuis toujours, et particulièrement depuis *La lectrice* de Michel Deville. Sa classe, son charme, sa drôlerie, sa nonchalance, la subtilité de son jeu me touchent.

Il me semble posséder une forme de précision dans son imprécision. Je me suis assuré que l'idée de tourner au Liban ne lui faisait pas peur, car depuis 2005, le pays est secoué par une vague d'attentats. Non seulement Patrick était partant pour l'aventure, mais il a immédiatement appréhendé le personnage de Bruno Caprice ; un homme d'une cinquantaine d'années, qui cherche encore sa voie, qui est dépressif mais reprend du poil de la bête, qui n'a pas connu de vrai drame mais débarque malgré lui dans une ville marquée par la tragédie. Un mois avant le début du tournage, Patrick est venu au Liban pour enregistrer ses chansons avec le compositeur, Khaled Mouzanar. Il a découvert le pays, on s'est occupé de lui. Bref, il s'est retrouvé dans la peau et la posture de Bruno Caprice.

Comment avez-vous travaillé ensemble ?

Avec Patrick, bien avant le tournage, on a beaucoup parlé du personnage de Bruno. Je lui ai aussi montré des photos de chanteurs de variété des années 70 (pour les scènes de flash-back) et des films qui m'inspirent : *La garçonnière* de Billy Wilder pour sa tendresse, les comédies italiennes de De Sica pour leur réalisme ou de Fellini pour leur onirisme, *The Big Lebowski* des frères Coen pour leur surréalisme teinté d'absurde. Il ne s'agissait pas d'influences mais plutôt de compréhension mutuelle du personnage et de partage de mon univers. J'ai également confié à Patrick ma volonté d'ancrer *Une chanson dans la tête* dans des décors classiques, ceux des longs métrages qu'on tournait au Liban dans les années 60, comme *La grande sauterelle* de Georges Lautner.

Les Libanais ne savent plus très bien où se situer. Ils ont oublié le passé, ne savent pas quoi penser d'un avenir très fragile, depuis la mort du premier ministre Hariri en 2005, et la guerre de 2006. Ils vivent au jour le jour. Dans le présent. Moi, le passé m'intéresse et me fascine. Le film rend donc discrètement hommage à un Liban qui n'est plus, mais auquel je reste profondément attaché, et que je ne veux pas voir disparaître.



Dans quel esprit avez-vous conçu les chansons ?

Elles avaient beau être kitch et simplistes, elles devaient être au service de l'histoire. Donc, accompagner les situations.

Quand tu t'en vas, qui s'est d'abord intitulée *Ne t'en va pas*, nécessitait une orchestration des années 70, sans pour autant tomber dans le pastiche. Il fallait que le spectateur puisse effectivement croire que les paroles de *Amour, café et samba*, ont été écrites par M. Harfouche et sa fille pour promouvoir son café.

Le Blues d'Aboul Zouz résonnait, pour moi, comme *Chérie je t'aime*, *Chérie je t'adore* de Bob Azzam, et comportait des phrases kitsch mais résolument optimistes : c'est un message légué par les Libanais à Bruno Caprice, qui, à la fin du film, se l'approprie.

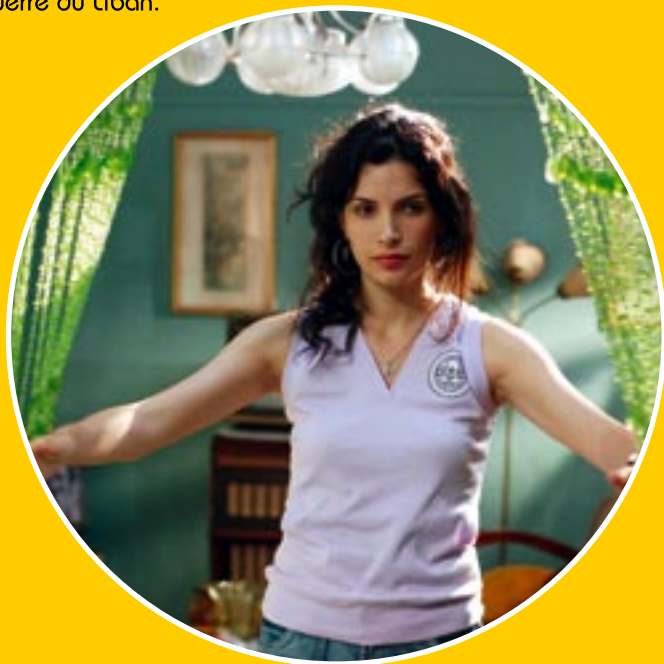
Pour trouver les orchestrations, Khaled Mouzanar, avec lequel j'ai souvent travaillé sur des films publicitaires et qui a composé les B.O de mon court métrage *After Shave* et de *Caramel* de Nadine Labaki, a ressorti les vieux vinyles de son père. Il a une grande sensibilité, il aime mêler les genres et les instruments. Il a fait des arrangements acoustiques où perce une touche orientale qui reste néanmoins subtile. Cela collait parfaitement au Liban, où l'on en écoute au moins autant de musique arabe que de musique occidentale.

D'où vient l'idée de l'enlèvement de Mme Harfouche ?

Il y a quelques années, le pays a connu une vague de kidnapping de voitures. Des grosses cylindrées, pour lesquelles leurs propriétaires devaient payer une rançon s'ils entendaient les récupérer, car, au Liban, on adore sa voiture. Là, il se trouve simplement que Mme Harfouche est dedans. Une situation comique qui me permettait de provoquer la rencontre entre Nadine et Bruno. Ce kidnapping met aussi en valeur la capacité qu'ont les Libanais à dédramatiser les situations, leur «défense naturelle» face à l'adversité. Bien sûr j'ai un peu appuyé leur réaction, pour la comédie. M. Harfouche pense que "The show must go on".



Sa fille s'inquiète, mais danse en boîte de nuit. Quant à César, le chauffeur, il retrouve la voiture vide et croise un copain avec lequel il a peut-être combattu naguère. Car César s'est inventé un passé de milicien. Il trouve ce passé glamour et propre à séduire Nadine alors qu'il n'y a absolument rien de glamour à avoir fait cette guerre sale qu'était la guerre du Liban.



Y a-t-il un peu de vous dans le personnage qui explique : " Quand je suis au Liban, je ne songe qu'à partir, quand je suis ailleurs, je ne songe qu'à rentrer" ?

C'est ce que beaucoup de Libanais ressentent. Nous nous montrons tous très critiques envers ce pays et son inertie politique,



mais nous en sommes esclaves car au fond nous l'aimons. Nous lui sommes attachés comme des chiens fidèles. Un cordon ombilical nous relie que nous ne couperons jamais.

Le plan final ressemble à une comédie musicale revue par Full Metal Jacket...

En juillet 2006, quand la guerre entre le Hezbollah et Israël a éclaté, je me trouvais à Beyrouth avec mon producteur. Nous commençons les repérages du film. Il a pu partir sous les bombes au bout de deux jours. Je suis resté deux semaines de plus. Cette séquence onirique, imaginée pendant le tournage, symbolise tous les conflits auxquels le pays a été confronté au cours de son histoire. Il me semblait impossible de situer *Une chanson dans la tête* aujourd'hui et d'ignorer la guerre et les attentats. La scène fait donc référence, de façon délibérément théâtrale, au brasier sur lequel nous sommes assis. Ces 6 personnages, réunis comme sur une photo de famille, représentent le Liban mais aussi ses fantômes.

Dans quelles conditions avez-vous tourné ?

Dans des conditions difficiles même si ça ne se voit pas dans le film. Pendant la préparation, une voiture a explosé pas loin de notre hôtel. L'équipe, dont la plupart des membres français venait pour la première fois au Liban, aurait pu légitimement vouloir rentrer à Paris. Or tout le monde a tenu à rester même si la vague d'attentats s'est poursuivie. Une bombe a notamment explosé près du Sporting Club, petit club balnéaire où nous nous reposons les jours off. J'ai eu une équipe franco-libanaise formidable, très soudée, très complice et, surtout, très investie.

Nous nous félicitons de ne pas tourner dans le Sud, où - comme un personnage du film y fait allusion - les affrontements entre le Hezbollah et Israël sont réguliers. Mais le Nord a été secoué par les combats du camp palestinien de Nahr El Bared. Nous pouvions entendre les bombardements et voir la fumée s'élever depuis nos lieux de tournage. Il fallait interrompre les prises à cause du son.



Comment avez-vous travaillé l'image ?

Avec Emmanuel Soyer, mon chef opérateur complice de longue date, nous voulions que l'évolution de l'image suive celle du protagoniste principal.

Tout le début du film, qui suivait un Bruno Caprice plutôt "down" à Paris, devait être serré sur lui, austère et monochrome. Et puis, au fur et à mesure qu'il avance dans le récit, l'espace s'ouvre.

La lumière solaire du Liban l'emporte.

Qui sont vos comédiens libanais ?

Julia Kassar (Mme Harfouche) avait joué dans *After Shave*, c'est une actrice formidable et pleine d'humour. Gabriel Yammine (César) est aussi un acteur de théâtre et de télé très talentueux. Quant à son physique, il correspondait tout à fait à l'image que je me faisais de César pendant l'écriture. Fady Reaidy, qui incarne à la fois le passager de l'avion et Mme Rose, est une vedette de la télé et avait aussi joué dans mon dernier court. Pierre Chamassian est un chansonnier très connu au Liban.

C'est le premier long métrage de Pierrette Katrib (Nadine), qui m'avait séduit par sa grâce, son enthousiasme et bluffé durant les essais. Enfin Lara Matar (Reem) est chanteuse de profession, c'est aussi sa première expérience de long.

Où vous situez-vous au sein d'un cinéma libanais qui, incontestablement, se réveille ?

Je dirais plutôt au sein du cinéma élaboré par les réalisateurs libanais. On a tous des choses à dire et notre manière de le dire. La vitalité et la diversité des cinéastes libanais sont assez incroyables.

En revanche, le pays ne bénéficie que de très peu d'aides au financement. J'ai donc beaucoup de chance d'être un cinéaste d'origine libanaise vivant en France. Car le Liban m'inspire mais sans la France, je n'aurais jamais tourné *Une chanson dans la tête*. Cela dit, je ne me considère pas comme un réalisateur "libanais". Je suis juste un réalisateur qui vient de tourner son premier long métrage.





ENTRETIEN AVEC PATRICK CHESNAIS

Le scénario : "Il tranchait avec les scripts formatés qu'on a l'habitude de lire d'ordinaire. Il avait une espèce de pureté, une âme entre guillemets, un côté conte de fées qui n'excluait pas pour autant l'absurde. J'avais vu *After Shave*, un des courts métrages de Hany, et je trouvais qu'*Une chanson dans la tête* se situait dans la même lignée. Il charriait quelque chose d'authentique qui collait profondément à la personnalité de son auteur."

Bruno Caprice : "Je trouve très touchant le parcours de ce personnage au fond du trou qui trimbale un désarroi amoureux lourd, se retrouve bringuebalé dans un univers étranger, mais finit par s'éveiller à la vie, à lui et aux autres. Bruno Caprice représente une figure assez classique de la comédie. Sa fiancée le quitte. Il prend des médicaments, se ressent comme un raté vieillissant, débarque à Beyrouth, chante comme un pied et n'en a absolument rien à péter. Il incarne aussi notre oeil occidental sur un Liban fragmenté par ses religions, ses classes et ses clans où tout peut toujours partir en vrille."

Pousser la chansonnette : "J'avais déjà incarné un chanteur de rock dans *Héros* de Bruno Merle et chanté, pour le film, devant 40 000 personnes qui n'étaient pas spécialement venues m'entendre. Les canettes de bière auraient dû voler très bas... on a fait un tabac. Bon, ça fout un peu les jetons, quand même. Cette fois, j'ai travaillé avec un coach vocal à Paris, puis avec Khaled (Mouzanar) à Beyrouth - très bon compositeur, d'ailleurs - un mois et demi avant le début du tournage. J'avais sans doute bien fait mes devoirs et nous avons très vite enregistré les titres. Sur le podium de la soirée Miss Bikini ("Bonsoir Beyrouth!"), j'ai imploré Hany de me laisser les coudées franches. Il était très preneur."

Le Liban : «Beyrouth, à cause de son passé, apparaît d'emblée comme une ville désordonnée où l'on éprouve une très grande impression de liberté. Tout y est possible et bordélique à souhait : il n'y a pas de code de la route, à peine 2 ou 3 feux rouges. On y sent le mélange de l'Orient et de l'Occident. On y passe de quartiers luxueux à des ghettos très pauvres. On y croise, dans les faubourgs chiites, des types qui font la quête pour le Hezbollah. Ce jour-là, je n'avais pas de monnaie sur moi. Le mec m'a juste glissé : "ce n'est pas grave". Non, ce n'est pas grave, mais, en même temps, ça peut canarder à tous moments. Dans le nord du pays, où Bruno Caprice



... passe la nuit avec cette jolie fille, nous avons assisté à l'attaque d'un camp palestinien. Nous tournions dans des paysages magnifiques. Je chantais l'amour pendant, qu'en contrebas, on donnait l'assaut. Cette scène résume, pour moi, tout le contraste du Liban, pays auquel ses habitants sont incroyablement attachés, surtout lorsqu'ils le sentent menacé.»



Hany Tamba: "Certains réalisateurs vous disent des choses inintéressantes au moment où il ne faut pas, Hany, lui, dit des choses intéressantes au moment adéquat. Il porte un regard étonné sur le monde et possède une couleur qui lui appartient en propre. "Les films, expliquait Truffaut, ressemblent toujours à ceux qui les font". Je souscris entièrement à cette réflexion."



Hany Tamba

Hany Tamba est né à Beyrouth en 1961 et vit à Paris depuis 1992.

Graphiste de formation, puis illustrateur freelance pendant 10 ans à Londres, il se lance dans la réalisation de films publicitaires en 90. Il signe son premier court métrage en 97, *Beyrouth, les barbiers de cette ville*. Puis viennent *Mabrouk again!* (1999, 13'), *Du poil de la bête* (2002, 15') et *After Shave -Beyrouth après rasage-* (2004, 27') qui a notamment obtenu le César du Meilleur Court Métrage en 2006. *Une Chanson dans la Tête* est son premier long métrage.

Filmographie

- 2004 *After Shave (Beyrouth après-rasage)*
César du meilleur court métrage 2006
5 lutins du court métrage 2006 (meilleur film, meilleur réalisateur, meilleure photo...)
Festival de Clermont-Ferrand 2005 - Prix Attention Talent Fnac
- 2002 *Du Poil de la Bête*
- 1999 *Mabrouk Again!*
Festival de Clermont-Ferrand 2000 - Mention spéciale du jury
Festival de Berlin 2000 - sélection Panorama
Festival de Carthage 2000 - Tanit d'Or du meilleur film
- 1997 *Beyrouth, les Barbiers de cette Ville* (documentaire)
Sélections dans divers festivals dont Lussas, Marseille (vue sur les docs)



LISTE ARTISTIQUE

Patrick Chesnais	Bruno Caprice
Pierrette Katrib	Nadine
Gabriel Yammine	César
Julia Kassar	Randa Harfouche
Lara Matar	Randa à 20 ans / Reem Harfouche
Pierre Chammassian	Jamil Harfouche
Maggie Badawi	La mère de Nadine
Majdi Machmouchi	Le père de Nadine
Fady Reaidy	Le passager avion / Mme Rose
Mounir Khawli	Bob Shankleesh
Selina Choueiry	Roula
Romeo El Hachem	Maroun
Rudy Khalil	Nino
Mahmoud Mabsout	Le maître de cérémonie
Hamzi Nasrallah	Riyad (le voleur de voitures)
Nicole Kamato	La réceptionniste de l'hôtel
Karine Lazard	Camille
Fabrice Scott	L'Anglais
Nancy Tate	L'Anglaise
Laurence Colussi	La soeur de Bruno
Denis Maréchal	L'hôte de la soirée
Béatrice Laout	L'hôtesse de la soirée

LISTE TECHNIQUE

Un scénario de Hanç Tamba avec la collaboration de Emmanuelle Mougne et Michel Kammoun	
Dialogues	Hanç Tamba
Musique originale	K. Mouzanar
Image	Emmanuel Soyer
Son	Emmanuel Zouki, Sébastien Savine, Gildas Mercier
Montage image	Marie Jo Audiard
Chef Décorateur	Raymond Sarti
Graphisme	Nathalie Delaborde
Costumes	Caroline Tavernier et Roula Oueida
Générique d'ouverture	Hélène Ségura et Julien Lemonnier
1 ^{ère} Assistante Réalisateur	Fatma Tarhouni
Scripte	Betty Greffet
Chef maquilleuse	Stéphanie Aznarez
Production Exécutive Liban	Sabine Sidawi (Orjouane Productions)
Régisseur Général	Bruno Fortune
Produit par	Emmanuel Agneray et Jérôme Bleitrach
Producteur associé	Georges Schoucair (Abbout Films)

Une coproduction BIZIBI, FRANCE 3 CINEMA, ABBOUT FILMS. Avec les participations du CENTRE NATIONAL DE LA CINEMATOGRAPHIE, de CANAL +, de CINECINEMA. En association avec HAUT ET COURT DISTRIBUTION, FILMS DISTRIBUTION, la SOFICA SOFICINEMA 3 et avec le soutien du FONDS FRANCOPHONE DE LA PRODUCTION AUDIOVISUELLE DU SUD et du CIRTÉF. Développé avec le soutien de MEDIA et du programme EUROMED AUDIOVISUEL. Ventes internationales : Films Distribution. Une distribution Haut et Court.







**SORTIE
NATIONALE
LE 13 AOÛT**

**HAUT
E
COUR**